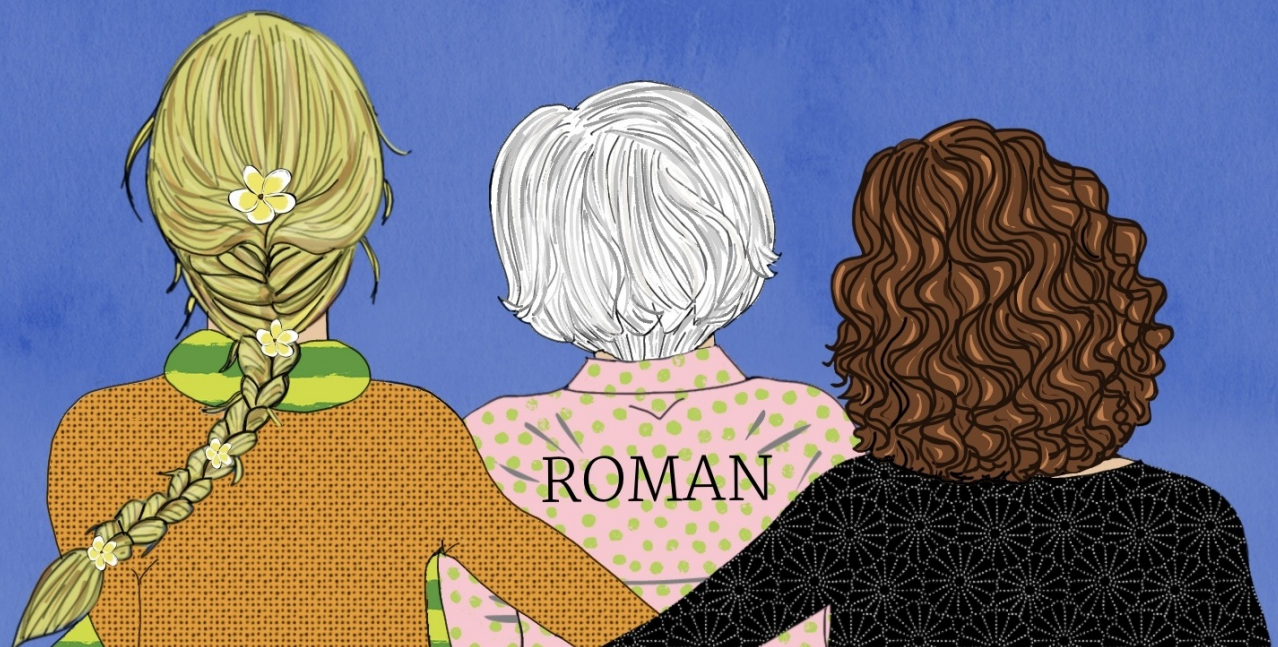
Aurélie Sautereau

Une goutte d'eau dans l'océan



ROMAN

Aurélie Sautereau

Une goutte d'eau dans l'océan

© Aurélie Sautereau, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-3114-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents,

Prologue

On dirait qu’un aquarelliste a abandonné ses encres et pinceaux en plein ciel. La palette est gris perle, saumon, bleu dragée, parsemée de quelques traînées de nuages rose poudré. De petits cercles d’humains se sont créés sur le sable. À droite, un groupe de jeunes a allumé un feu de camp. Face au soleil couchant, une famille termine son pique-nique.

— Vous croyez que, quand le soleil va tomber dans l’eau, ça va faire « sploutch ! » ? plaisante Lubin.

On entend les rires de ses sœurs, Castille et Una, qui, une fois leur biscuit croqué, courent faire des roues sur le sol mou. Porté par le vent, Lubin se rapproche des vagues, la bouche encore pleine de sablés au beurre, pour observer les rouleaux qui viennent se briser sur le sable mouillé.

Au loin, un paquebot s’éclaire, tandis que la mer se rapproche en un ronron rassurant et vaporise ses gouttelettes salées.

— Je crois bien que je ne me lasserai jamais de ce spectacle, déclare Marcel, déposant un baiser sur l’épaule de Léontine. Elle ignore s’il parle de l’astre ou de leurs enfants.

Dernière lueur du jour, le soleil n’est plus qu’un trait rose flamboyant au-dessus de l’océan. Comme l’infime souvenir d’un bonheur absolu.

La plage s’apprête à se parer de ses habits de nuit.

Demain, le temps aura filé. Les heures, aussi bien que les années.

Chapitre 1
Castille

Lancée à vive allure en direction de la gare, vêtue de ma robe rouge à volants, de mon gilet noir abandonné à l'arrière de la voiture et de mes sandales compensées – pas ce qu'il y a de plus pratique pour galoper –, je trébuche sur des lignes en relief réservées aux non-voyants. Arrivée dans le hall, tentant de reprendre mon souffle, je cherche mon train sur le panneau d'affichage.

« Le TGV Inoui numéro 8362 va entrer en gare.
Éloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît. »

Je longe le couloir vers le quai numéro 2, derrière une femme aux bras tatoués, et pars en quête du repère X. Dans le wagon 8, je déloge un type à ma place et vérifie ma montre douze fois avant le départ de 6 h 16.

Quarante-sept appels en absence. À grande vitesse vers la capitale, je jette la puce de mon portable, après l'avoir brisée en deux, dans la poubelle. Puis, je me roule en boule contre la vitre, les genoux sur la poitrine, et ferme les yeux de toutes mes forces, en priant de disparaître.

Paris. Portée par les escaliers mécaniques, les boyaux tordus, j'aperçois des distributeurs de tickets de métro. Un seul suffira pour aller jusqu'à Gare du Nord. Je me cale derrière un petit groupe et saisis ma carte bleue, dont il faudra que je me débarrasse fissa. Sur le tapis roulant qui mène aux rames, les humains défilent, pressés, visages statiques et statures robotiques. Dans les couloirs carrelés, une odeur de pisse s'est imprégnée et des *chewing-gums* jonchent le sol crasseux. Je me faufile à l'intérieur de la ligne 4, où les silhouettes s'entassent, accrochées aux poteaux telles des morceaux de viande. Plus qu'une station, puis

des marches, encore. Une fois les contrôles de sécurité passés, je m'endors, épuisée, dans la salle d'embarquement de l'Eurostar.

Sur le sol britannique, mon ventre rugit. J'achète une petite boîte de macarons Ladurée dans la boutique dorée et me vautre sur un banc pour les dévorer. Un peu de douceur pour oublier l'horreur. Quand l'emballage rose-pastel est vidé, qu'il ne reste plus qu'une ou deux miettes à la pistache et au café, la journée est terminée et ma tête va exploser. En apnée, je sors du grand bâtiment et avale une bonne goulée d'air frais.

Après le drame, je n'ai eu qu'un nom en tête. Une seule personne à contacter. Et c'est au coin de la rue qu'elle m'appelle.

Una m'agrippe comme un citron pressé. Je reconnais l'odeur de son parfum aux notes iodées. Bientôt, on s'engouffre dans une bouche de métro pour, quelques stations plus tard, se retrouver au numéro 72, dans une allée de carreaux noirs et blancs, jusqu'à une porte couleur mandarine.

L'appartement se situe dans le sous-sol d'une belle maison géorgienne, la lumière de la rue pénétrant par des petites fenêtres. La pièce principale, au parquet brillant foncé, mesure environ deux fois mon salon. À droite, une immense bibliothèque remplie recouvre tout un mur, et, sous la table basse, un tapis en laine multicolore égaye le tout. Je me love dans le fauteuil club tout craquelé.

— Je suis trop contente de te voir, Castille. Tu veux boire quelque chose ? Un verre d'eau, une bière ?

— Je veux bien de l'eau, s'il te plaît.

Elle place un grand verre sous une fontaine filtrante, le remplit et me le tend.

— On ne s'est pas vues depuis combien de temps, en vrai ?

— Deux ans, Una.

Sa voix me parvient de la pièce à côté :

— Je t'ai fait couler un bain, ma belle. J'y ai versé des sels colorés, comme tu aimes.

Elle me tire vers la salle de bains, transformée en hammam, le volume de la radio au maximum.

— Je te laisse, ma myrtille, détends-toi un peu. Tu as dû passer une nuit horrible.

Elle ferme la porte, tournant la poignée avec soin, la baignoire remplie à moitié. Dans l'étagère, à côté du lavabo, un paquet de préservatifs entamé, des tampons renversés, un bidon de crème hydratante pour le corps, une pile de magazines féminins, des flacons de vernis multicolores… Je défais la fermeture de ma robe et la laisse tomber au sol, puis ferme le robinet et jette mes sous-vêtements par terre, ainsi que mon collant filé. Levant un pied après l'autre, je rentre dans l'eau brûlante et m'allonge en déroulant chaque vertèbre avec minutie. L'eau est comme une caresse rassurante, les effluves de lavande me ramènent en une seconde dans la salle de bains de notre enfance, chez Léontine, au 4, rue de l'Océan.

Quand je sors du bain, la nuit est tombée.

« Je vais donner des croquettes à Jean-Pierre », j'entends.

Décidément, Una n'a pas fini de me surprendre. Ce n'est pas un chat qu'elle nourrit sur le patio, mais un hérisson.

Elle me fait une place dans son grand lit, et la nuit passe, sans qu'il y paraisse. À cinq heures, Charles Trenet perce le silence, *La mer* envahit l'appartement. Una, un œil ouvert, couvre un bâillement, la crinière emmêlée, puis disparaît après quelques étirements.

— Je vais courir, tu viens avec moi ?

Je gémis, rabats la couette sur ma tête et fais mine de dormir.

— Tu as raison, rendors-toi. Tu as passé une mauvaise nuit. Je t'ai entendue crier dans ton sommeil.

Elle enfile un legging de course puis lace ses baskets en accéléré.

— Una ?

— Oui ?

— Tu le dis à personne que je suis là ?

— Oui, non t'inquiète.

Elle disparaît en claquant la porte.

Ne parvenant pas à me rendormir, j'entreprends un petit ménage de printemps. La moquette jonchée de vêtements, je ramasse des chemises, les suspends dans la penderie, plie pulls, robes et pantalons, balance quelques paires de chaussettes et sous-vêtements dans le panier à linge sale. Sur le bureau, j'empile des papiers, range les stylos dans un pot… Soudain, mon regard se fixe sur un cadre au-dessus du lit, dans lequel est affiché un papier jauni, marqué de plusieurs plis et d'une écriture d'enfant :

With all my love,
Ocean McAllister,
London

Je caresse le verre du cadre, parcours les lettres du bout de l'ongle, scrutant le message sans cligner. Una me surprend par-derrière, m'enlace, m'imprégnant de sa transpiration.

— J'ai préféré rentrer sans faire de bruit, je croyais que tu dormais. Tu as rangé ?

— Dis-moi, Una, depuis combien de temps tu le cherches, ton Ocean ?

— Vingt ans. Mais je ne perds pas le cap, mon cœur me dit qu'il est vivant, affirme-t-elle en tapotant sa poitrine.

Je la prends dans mes bras, elle est collante et trempée. Je me demande

comment j’ai pu me passer d’elle pendant ces deux années.

Elle prend appui sur le bureau, l’air solennel.

— Bon, ma belle, j’ai une mauvaise nouvelle. Je dois partir à Boston, pour le boulot. Impossible d’annuler. Tu crois que tu peux rester toute seule ?

Je ressens comme un coup de poing dans le ventre.

— Je vais bien réussir à me débrouiller, bredouillé-je.

— Surtout, tu fais comme chez toi, ok ? Profites-en pour te re-po-ser. Si tu as besoin d’argent, j’ai une carte bleue dans le tiroir du bureau. Sers-toi des vêtements dans l’armoire. Et pour quoi que ce soit, tu vas voir Hubert et Léo, mes voisins du dessus, d’accord ? Quand je reviens, on parle de ce qui s’est passé ?

Una gesticule, jetant des fringues dans une valise, cherchant ses papiers par-ci, ses talons hauts par-là… Elle me montre l’emplacement des croquettes, me tend des prospectus de plats à emporter. Elle claque la porte, après avoir embrassé mes cheveux, puis revient, attrape sur l’étagère un carnet noir à paillettes qu’elle fourre dans son grand sac à main en cuir rouge. Enfin, elle griffonne quelque chose sur une enveloppe usagée, mordillant sa langue sur le côté, puis disparaît, me laissant seule dans mon obscurité. Le message, de son écriture faite de lettres qui s’envolent, indique :

De retour vendredi vers 21 heures, ma gerbille. Je t’aime.